

Le Journal des Amis des Musées de Bourges

N° 31

La vie de l'Association : Voyages, Conférences, Ateliers

Le billet de la Présidente

La rentrée est bien effective, premières conférences suivies par un grand nombre d'auditeurs attentifs, adhésions et inscriptions qui arrivent massivement obligeant même à constituer des listes d'attente pour les premières sorties de l'automne. Le Forum des Associations du 8 septembre a été un grand succès et notre stand a été largement visité suscitant des adhésions nouvelles.

Le journal que vous découvrez continue à vous faire revivre des souvenirs un peu plus anciens. Mais quel plaisir de pouvoir se replonger dans l'ambiance de l'Andalousie, de revivre le voyage à Chartres, sous une pluie diluvienne que nous avons vite oubliée subjugués par la beauté des vitraux et captivés par l'érudition d'un guide-conférencier. Les conférences et les autres expositions décrites étaient tout aussi passionnantes et le talent de ceux qui nous font revivre ces événements doit être salué.

Après une réouverture partielle et éphémère du musée Estève, les travaux de rénovation de la charpente de l'Hôtel Lallemand vont bon train. Les études sur les musées se poursuivent en vue d'une grande restructuration.

Les œuvres cependant circulent et sortent des réserves pour s'exposer ailleurs, à Bourges ou dans d'autres villes.

Et puis, l'initiative des vitrines décorées, pour masquer la disparition de certains commerces, est formidable : pour commencer, au 11 rue Moyenne, s'exposent des copies de cinq pleurants du tombeau du Duc de Berry. L'élégance et le raffinement de cette vitrine devraient attirer curieux et amateurs nostalgiques de nos statues, c'est beau, bien documenté avec un texte sensible de Jeanne Rostand.

Bonne lecture.

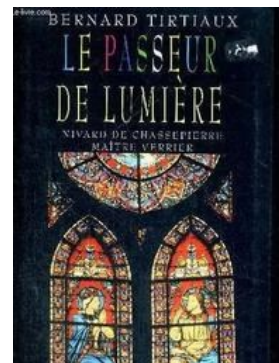
La Présidente
Pierrette Tisserand

La chronique d'Art'Hure

Les amateurs de vitraux liront avec plaisir, s'ils ne le connaissent déjà, le roman de Bernard Tirtiaux

Le passeur de lumière (Nivard de Chassepierre maître verrier) folio n° 2688.

La passion de ces magiciens du verre est mise en scène de manière particulièrement vivante sans que l'auteur n'occulte ni les difficultés ni les dangers auxquels étaient quotidiennement confrontés ces « passeurs de lumière ».



Sommaire

- | | | | |
|-------|---|---------|--|
| P 1 | Billet de la Présidente / Chronique d'Art'Hure | P 8/9 | Jean Etienne Liotard (suite et fin) / Musée Bourdelle / Quartier de Saint-Germain-des-Prés |
| P 2/3 | Une journée à Chartres | | |
| P 4/5 | Fiche technique N° 4 - Le Vitrail | P 10/11 | Voyage en Andalousie |
| P 6/7 | Les étoffes des Flamands / Jean Etienne Liotard | P 12 | Restaurer le patrimoine peint (1) |

UNE JOURNEE A CHARTRES

(21 septembre 2023)

La journée était consacrée à la découverte de Chartres et principalement de **la cathédrale Notre-Dame**. A contre-saison et par temps maussade, ses flèches ne nous sont pas apparues dans le lointain émergeant « de l'océan des blés » ondoyants de la Beauce telles qu'avait pu les admirer Charles Péguy lors de l'un de ses pèlerinages. Nous avons cependant pris plaisir à la visite.

Depuis la cathédrale d'Aventin au VI^e s, déjà dédiée à Notre-Dame, après chacun des trop nombreux incendies, tel le phénix, l'édifice renaît de ses cendres dans des styles en perpétuelle évolution jusqu'au XIII^e s où, en une trentaine d'années seulement, a été érigé le lieu de culte actuel.

Les Chartrains peuvent à juste titre s'enorgueillir de cet élégant vaisseau de pierre richement orné tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Il est connu pour être l'édifice gothique le plus complet et le mieux conservé de France. Nous étions nombreux à le redécouvrir. Ne souhaitant pas nous attarder sous la pluie, nous avons rapidement investi la nef centrale. L'intérieur de la cathédrale venait de bénéficier de plusieurs campagnes de restauration et était métamorphosé. Dorénavant la pierre claire redonne du volume au lieu et la luminosité des vitraux concourt à une atmosphère apaisée.



2600 m² de vitraux, principalement des XII^e et XIII^e siècles, représentent en 172 baies, la vie du Christ et des saints. Le regard se perd dans le fameux bleu de Chartres mis au point dans les années 1140, un verre coloré au sel

de cobalt que l'on acheminait des frontières de la lointaine Russie. L'un des vitraux les plus anciens, *Notre-Dame-de-la-Belle-Verrière*, date de 1180 et a été récupéré du précédent édifice roman.

La clôture de chœur fait également notre admiration. Cette construction qui entoure le chœur était destinée à l'isoler du déambulatoire. Entièrement sculptée, elle présente 200 statues réparties en 40 groupes, chaque scène évoquant un épisode de la vie de Jésus et de Marie. La réalisation s'étant étalée sur deux siècles, l'évolution des styles est perceptible mais ne rompt pas l'harmonie de l'ensemble.



Une dernière curiosité a attiré notre attention : le labyrinthe tracé sur le pavement entre la 3^e et la 4^e travée de la nef principale. Il représenterait le chemin symbolique où l'homme va à la rencontre de Dieu. Chaque vendredi soir, l'espace est libéré à l'intention des fidèles ou des curieux désireux de le parcourir.

Bien d'autres éléments mériteraient d'être signalés tant la cathédrale, mondialement connue, regorge de richesses.

Hélène Gravelet

CENTRE DU VITRAIL

Après la cathédrale et ses trésors de pierre et de verre, une visite au Centre international du vitrail, situé dans l'ancienne grange des dîmes, s'impose afin de répondre à la curiosité de chacun.

Une première partie est consacrée aux techniques traditionnelles en vigueur depuis le Moyen-Age.

Les explications s'appuient très concrètement sur un vitrail en cours d'exécution. Un morceau achevé circule parmi le public qui peut voir de près, toucher ce qui d'ordinaire ne se révèle que de très loin. Il est question de maquette, de choix de verre, de tracé des réseaux de plomb, de calque, de calibrage, de découpe, de sertissage, de soudage et de masticage.

De telles techniques ont fait des vitraux médiévaux de véritables mosaïques de verres colorés devant contribuer à rendre sensible la Jérusalem céleste, toute d'or et de gemmes.

La restauration de ces œuvres d'art a également été évoquée. Elle est effectuée soit selon les techniques traditionnelles soit en Tiffany qui remplace le plomb par le cuivre et allège ainsi la structure. Parfois un simple nettoyage suffit mais, bien souvent, le vitrail a été corrodé par les éléments naturels et une trop mince couche de verre subsiste. Dans ce cas, on a recours à une protection extérieure de verre thermoformé qui épouse toutes les irrégularités de la surface et présente, de surcroît, le grand avantage, pour l'avenir, d'un procédé réversible.

La seconde partie de la visite a abordé le vitrail contemporain qui a pris son essor après la 2^e guerre mondiale. Cette période a vu la collaboration étroite de grands noms comme Chagall ou Braque avec des maîtres verriers.

D'immenses fours modernes permettent désormais la production de plaques de plusieurs mètres d'un seul tenant. La tendance est de plus en plus au verre peint arborant jusqu'à 8 couleurs, déposées dans un ordre strict et nécessitant autant de cuissons que de teintes employées.

L'exposition temporaire du Sud-Coréen Kim En Joong en est une illustration parfaite qui regroupe les réalisations abstraites de plus de 40 chantiers souvent religieux mais aussi laïcs.

Sur un fond clair, l'artiste crée une ambiance particulière, propice, selon lui, à la méditation ou à la prière.



En ressortant, libre à chacun de se perdre dans les galeries privées qui proposent une grande variété d'œuvres jouant de l'irrégularité du verre et des techniques modernes de coloration ou d'impression. Il y en a pour tous les goûts, de l'abat-jour Tiffany aux réalisations monumentales en séries.

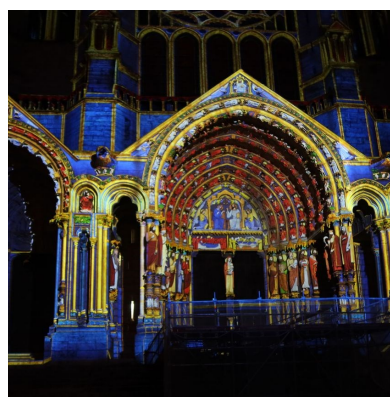
Puis, le petit train nous a entraînés dans la vieille ville, dans ces quartiers pittoresques qui bordent l'Eure.

A la nuit tombée, la féerie recommence grâce au spectacle lumineux projeté sur le musée des beaux-arts et surtout la cathédrale.

La créativité des concepteurs paraît sans fin, construit, défait et reconstruit dans l'infiniment minutieux ce grand vaisseau de pierre. Dernière surprise, les ornements du portail nord sont reconstitués en polychromie, telles qu'elles devaient apparaître au Moyen-Age.

Un fantastique et inoubliable voyage dans le temps !

H G



LE VITRAIL

VOCABULAIRE

Le **vitrail** est une technique relative à une composition de pièces de verre transparentes ou colorées, éventuellement décorées.

La **verrière** est la fermeture d'une baie fixe avec du verre.

Une **vitrierie** est un vitrail dont le dessin est géométrique et répétitif.

Une **rose** ou **rosace** est un vitrail de forme circulaire.

La **grisaille** est une couleur vitrifiable, passée au pinceau, et qui adhère au verre.

EN QUELQUES CHIFFRES

La France totalise 90 000 m² de vitraux et occupe la première place au monde pour la superficie couverte.

La cathédrale de Metz est la plus vitrée d'Europe.

Celle de Chartres a conservé 80 % de ses vitraux d'origine, avant Bourges, la seconde, avec 45 % .

MATERIAUX

Sont utilisés le verre (oxyde de silicium + chaux ou soude), des baguettes de plomb ou de cuivre, de l'étain, de la peinture, quelquefois de l'émail, du mastic (huile de lin + blanc de Meudon + siccatif) ...

COULEURS

Avant le XIIIe s : bleu et rouge

XIIIe s : bleu, rouge carmin et vermillon, vert émeraude, vert olive, mauve

XIVe s : s'ajoute le jaune d'argent (mélange de sels d'argent et d'ocre). Moins onéreux que de peindre, il rehausse les couleurs et permet de teinter dans la masse.

XIXe s : toutes sortes de couleurs fusibles et leurs nuances, issues des progrès de la chimie.

SUJETS

Dans les lieux de culte : personnages et épisodes appartenant à l'histoire sainte. On parle de la bible du pauvre, de l'illettré, même si certaines scènes étaient trop haut placées pour être lisibles, trop petites ou dissimulées.

ETAPES DE LA FABRICATION D'UN VITRAIL AU PLOMB

La technique de fabrication des vitraux est décrite pour la première fois dans *De arte vitriaria*, du moine Theophilus Presbyter.

Le verre est le produit de l'oxyde de silicium (SiO₂) et de fondants (chaux ou soude). A partir de la pâte de verre préalablement chauffée à 1100°C, le souffleur obtient un manchon qu'il coupe aux deux extrémités. Après un retour au four, il est incisé sur la longueur et aplati.

La maquette est le document de référence qui donne un aperçu du vitrail à l'échelle 1/10. Elle comporte le tracé des plombs, la coloration des verres, la peinture éventuelle et le passage des armatures métalliques.

Le tracé est le dessin technique à l'échelle 1/1 sur papier spécial. Au Moyen-Age, il se faisait directement sur la table. Le tracé de plomb est reporté avec précision et les pièces sont numérotées afin d'être facilement localisées (n° de baie, n° de panneau dans la baie et n° de pièce dans le panneau).

Le calque joue le rôle d'une sauvegarde pour d'éventuelles copies ou réparations. Il sert également à positionner les pièces coupées. On peut réaliser un 2^e calque, glissé sous le panneau et qui servira de guide pour le sertissage.

Le calibrage est destiné à conserver les mesures du panneau. Le tracé est découpé en tenant compte de l'épaisseur de l'assemblage au plomb. On se sert généralement d'un ciseau à 3 lames qui retire l'épaisseur du métal et restitue la juste mesure de chaque pièce. Les calibres obtenus servent de guides pour la découpe du verre.

La coupe doit être parfaite de précision. Elle se fait en 2 temps : une rayure puis un décrochage immédiat car le verre a tendance à se « recoller ». De nos jours, on utilise un diamant. Autrefois, la découpe s'effectuait par choc thermique à l'aide d'une barre chauffée sur un verre froid.

Le sertissage (la mise au plomb). Le « chemin de plomb » qui dessine le motif doit également assurer sa solidité. Sur la table de montage, l'assemblage s'effectue toujours en partant d'un angle. Sur les bords, la baguette de plomb est en forme de U alors qu'à l'intérieur, c'est un H couché qui reçoit de chaque côté une pièce et les assemble. Le plomb ne peut pas contourner un angle car il se casse. Il est coupé. Les ailes de la baguette sont rabattues afin de consolider l'ensemble.

.../...

.../...

Le soudage : une soudure à l'étain est effectuée à chaque intersection des baguettes et de chaque côté du vitrail.

Le masticage : cette opération assure l'étanchéité du vitrail et le consolide. On comble les interstices entre le verre et le plomb avec du mastic plus ou moins liquide. Cette dernière étape est controversée car, à long terme, le masticage peut altérer la qualité des matériaux.

LECTURE

Elle s'effectue de gauche à droite en commençant par le bas. Cinq niveaux de compréhension sont répertoriés, du plus concret au plus mystique. Selon Vitellion (intellectuel du XIIIe s), il faut distinguer la lumière divine (Dieu) de la lumière physique (manifestation de Dieu). Les vitraux transmuteraient la lumière physique en lumière divine. Ils assureraient la présence divine dans la cathédrale ou l'église en délimitant un microcosme céleste au chœur du lieu de culte.

FINANCEMENT

Les vitraux représentent les 2/3 du budget d'une cathédrale. Cela s'explique par plusieurs facteurs : les maîtres verriers étaient bien rémunérés ; certains colorants étaient rares et provenaient de contrées lointaines ; 30 % du verre produit était inutilisable.

Au Moyen-Age, le financement a d'abord été assuré par les donations de prélats et de nobles puis par celles de diverses corporations et de grands bourgeois.

HISTORIQUE

Le verre coloré était déjà produit sous forme de petits objets (coupes, vases ...) par les **Egyptiens et les Romains**. Ces derniers avaient en outre l'habitude de décorer les thermes de verre coloré qui tamisait la lumière. Les fenêtres de très riches villas en étaient également pourvues.

A l'**ère chrétienne**, dès le IVe s, on en trouve dans les lieux de culte comme à Saint-Paul-hors-les Murs à Rome. Au VIIe s les églises européennes adoptent massivement cette nouvelle mode. L'usage byzantin l'abandonnera par la suite.

Le vitrail atteint sa plénitude **au Moyen-Age**. La période romane se caractérise par de petits vitraux formés de médaillons carrés ou circulaires. Les scènes représentées sont bordées de motifs végétaux.

A la période gothique les motifs figuratifs se situent à tous les niveaux de l'édifice, de plus en plus haut et perdent leur fonction pédagogique. En accord avec leur idéal de dépouillement, les Cisterciens privilégient un type de vitrail incolore composé le plus souvent de motifs géométriques répétés. C'est en France que les vitraux de forme circulaire – les rosaces – ont été développés. Comme à la Sainte chapelle de Paris, les ramifications entrelacées de plus en plus complexes de ces dentelles de pierre découpent des centaines de pétales de verre qui donnent vie à la lumière.

A la **Renaissance**, quelques détails décoratifs d'inspiration antique sont perceptibles dans la tradition gothique. C'est l'époque où le vitrail se développe dans les châteaux et où les peintres remplacent les maîtres verriers.

Au **XVIIe et au XVIIIe s**, l'iconographie symbolique du Moyen-Age n'est plus comprise et l'architecture classique privilégie la grisaille ou les verrières blanches. Quant à l'architecture baroque, elle réclame une lumière franche, la seule capable de mettre en valeur ses œuvres d'art très colorées. De nombreux vitraux ont alors été détruits.

Au **XIXe s**, après la période révolutionnaire, on note un regain d'intérêt pour les vitraux. Les Romantiques n'y sont pas étrangers. Différents courants s'affrontent. Les techniques médiévales ayant été perdues au cours des siècles, l'invention des couleurs chimiques fusibles sur verre vient à point pour réaliser des vitraux peints comme ceux de la Manufacture de Sèvres, à partir de cartons de peintres réputés. Au contraire certains, tant en France qu'en Europe, cherchent à retrouver le savoir-faire d'antan, en particulier celui du verre coloré. Leur persévérance sera couronnée de succès et ouvrira la voie à la restauration des vitraux médiévaux.

Cependant, une demande accrue de verrières dans la seconde moitié du XIXe s a stimulé l'industrialisation du vitrail selon des procédés de fabrication tels que l'impresion au pochoir, par empreinte ou photographique. A la fin du siècle, la technique Tiffany fait son apparition. Avec l'Art nouveau, selon certains, le vitrail serait redevenu « un art vivant ».

Au **XXe s**, les prouesses techniques semblent ne fixer aucune limite au vitrail. Les artistes utilisent les dalles de verre, les dalles éclatées, les empilements de « verre libre », le verre thermoformé et ses volumes, le fusing dans lequel les assemblages de pièces ou de couches se font par simple fusion, la gravure à l'acide ... St Gobain a même inventé une imprimante à vitrail !

HG

LES ETOFFES DES FLAMANDS

Fabrice Conan - 29 novembre 2023

Lors de ses conférences, Fabrice Conan a souvent attiré notre attention sur tel détail vestimentaire remarquablement rendu par le peintre : fourrure, dentelle, passementerie, étoffe ... Aujourd'hui, il en a fait son sujet, à la suite d'une exposition itinérante qui a été visible dans diverses villes, notamment à Tours.

Elle concerne plus particulièrement les textiles du XVIe au XVIIIe s, principalement en Flandres et aux Pays-Bas, centres d'excellence internationalement reconnus pour la fabrication des étoffes de drap (laine) et même leur entretien.

Un bon nombre de gravures et tableaux destinés à la guilde, notamment d'Isaac Claesz van Swanenburg (XVIIIe), représentent les différentes étapes d'élaboration : tonte, lavage, tri, foulage (qui casse les fibres et permet à la couleur de tenir), teinture, filage, ourdissage, tissage. Les productions étaient vérifiées par la guilde qui y apposait sa marque.



Cela a été pour nous l'occasion de revoir le tableau de Rembrandt immortalisant *La guilde des drapiers*.

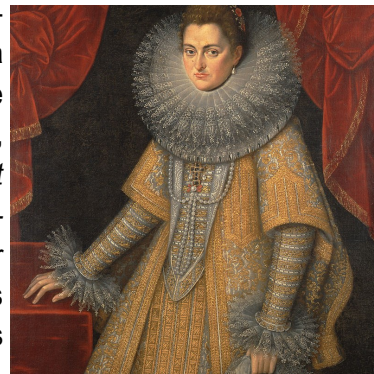
Dans la région de Leyde, particulièrement réputée, la moitié de la population travaillait dans

le domaine du textile. Ces tissus étaient très recherchés au point qu'aux XVIe et XVIIe s on dénombrait 40% de vols, sans compter les contrefaçons. Une surveillance rigoureuse s'imposait.

Les Pays-Bas étaient également réputés pour l'entretien des vêtements : blanchiment du linge dans l'eau des canaux et à la rosée (oxygénée), belles étoffes dont le traitement pouvait durer un mois. Les personnes « de qualité » changeant de tenue plusieurs fois par jour, on comprend l'importance de la garde-robe et de son entretien.

Le drap des Flandres est complété par les riches et précieux tissus venus d'Orient par l'intermédiaire de la Compagnie des Indes : damas, soies brochées, brocarts de fils d'or et d'argent. Ils habillent les personnages idéalisés d'un monde historicisant comme les *Sybilles* de Jan van der Hoecke (1630-40).

Il va de soi qu'une tenue vestimentaire recherchée affiche le statut social de celui ou de celle qui la porte. Les différents tableaux proposés sont éloquents à cet égard. On remarque la richesse des tissus, comme dans le *Portrait de l'archiduchesse Isabelle d'Autriche* par Frans Pourbus, des passementeries et des dentelles.



Au fil des siècles se succèdent les modes, souvent dictées par Paris à partir de la seconde moitié du XVIIe s. Le paraître va aussi de pair avec une certaine forme raffinée de torture, en particulier s'agissant des tenues féminines dont les armatures interdisent les mouvements naturels de la marche (on se contente de glisser les pieds) et contraignent le corps jusqu'au malaise parfois.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, les aristocrates et les grands bourgeois d'autrefois aimaient porter des vêtements de couleurs vives ou aux nuances infinies. Lorsque les peintres les représentent en noir, c'est pour plusieurs raisons. Cette teinte difficile à stabiliser jusqu'au XVIe s, avant l'utilisation des produits tinctoriaux venus du Mexique, est synonyme de richesse et de prestige. Par ailleurs, elle est associée à la gravité, au sérieux chers au monde protestant. Enfin, dans un portrait, les bijoux de toutes sortes ressortent remarquablement bien sur le noir.

D'autres tableaux, comme ceux de van Ostrade, donnent une idée des costumes typiques de différentes régions.

L'envers du décor, du petit peuple, n'est pas oublié. Tout un commerce s'organisait autour des vêtements d'occasion que des marchands fripiers revendaient, notamment à la campagne. De nombreuses peintures qui ont pour sujet des scènes de genre, comme *La rixe* de Joost Cornelisz mettent en scène des personnages aux vêtements fanés, informes voire rapiécés. L'étape ultime de tous ces textiles, au bout de la chaîne, étant leur transformation en papier.

Nul doute, qu'après cette conférence, nous aborderons dorénavant un certain nombre de représentations d'un œil beaucoup plus averti.

H G

JEAN ETIENNE LIOTARD

Le pastelliste et l'artiste complet

Conférence de Fabrice Conan (4/01/2024)

Après nous avoir introduits dans l'univers des pastellistes des XVIIe et XVIIIe s, le conférencier s'attarde maintenant sur l'un des plus talentueux et des plus célèbres en son temps : Jean Etienne Liotard.

Fils d'un négociant huguenot de Montélimar exilé à Genève, il effectue un premier apprentissage chez Daniel Gardelle, professeur de dessin, miniaturiste et émailleur, les arts appliqués étant privilégiés en cette ville industrielle. Surpassant rapidement le maître, il se rend à Paris dans l'atelier de Jean-Baptiste Massé qui l'introduit dans la haute société pour laquelle il exécute ses premiers portraits. Il tente en vain le concours à l'Académie royale de peinture et de sculpture mais est remarqué par François Lemoyne, peintre du roi, qui l'encourage à se concentrer sur la peinture d'après nature et le recommande à l'ambassadeur à Naples qui l'emmène en Italie. Il commencera ainsi son grand tour.

Une fois à Rome, en 1736, il vend des portraits, des représentations des principaux monuments, des paysages locaux. De cette époque datent aussi une *Vénus endormie* qui n'est pas sans rappeler Titien, *Les trois grâces* qu'on dirait sculptures. Comme d'autres, il s'imprègne de toutes les sources d'inspiration à sa disposition.

Quelques années plus tard, il accompagne le futur lord Duncannon jusqu'à Constantinople. En chemin, il tient une sorte de carnet de voyage dans lequel figurent Smyrne, Milo, des scènes de genre locales, des portraits typiques de femmes. Arrivé en Turquie, il étudie les coutumes et a la chance d'être introduit à la cour ottomane. Il immortalise de nombreux notables. On lui doit le *Portrait d'un Grand Vizir*, le *Portrait du nain du Sultan*. Il représente également les expatriés, généralement en costume local.

Le Louvre possède entre autres le *Portrait de M. Levett, négociant anglais en costume tartare* ainsi que *M. Levett et Mademoiselle Glavani en costume turc*. Installés sur d'amples divans moelleux, ces personnages jouent d'un instrument de musique ou fument d'immenses pipes. Les pastels de Jean Etienne Liotard, lui-même vêtu et barbu à la turque, dépassent parfois les dimensions habituelles. Ainsi, *Femme franque et sa servante* aux grandes socques, atteint le mètre.

Ses œuvres rassemblent toutes les qualités du pastel : une grande douceur, une mise en valeur des visages particulièrement expressifs et une restitution presque magique de toutes les textures de vêtements et accessoires.



En Turquie, le pastelliste a accès à des œuvres persanes et même chinoises qui privilégient la lumière. Il est intéressé par le brillant et le lissé des couleurs et retient l'absence d'ombres portées. Nous avons apprécié les face à face entre les œuvres orientales ou locales et les réemplois du Genevois proposés par le conférencier.

En 1743, déclinant une invitation de voyage en Egypte, Jean Etienne Liotard reprend le chemin de l'Europe, un retour ponctué d'un certain nombre d'étapes dans les cours des grandes capitales. A Vienne, il fait le portrait de l'empereur et de l'impératrice ainsi que de leurs enfants.

De cette époque date *La Belle Chocolatière*, chef-d'œuvre dans la finesse de l'observation et la restitution du



bois laqué, de la transparence du verre et de l'eau, de la brillance du plateau et des porcelaines. Ce pastel sur parchemin travaillé et daté de 1744 est visible à Dresde.

A Paris, on lui doit notamment les portraits des dramaturges Crébillon et Marivaux, de Marie-Adélaïde de France, habillée à la turque. L'empire ottoman ayant amorcé son déclin, il ne fait plus peur et l'exotisme des turqueries est à la mode dans bien des formes d'art.

.../...

.../...

A Londres, où il reviendra d'ailleurs, il retrouve ses anciens compagnons du grand tour et immortalise la bonne société. Particulièrement apprécié, il y prospère. Il a même l'insigne honneur de faire le portrait d'un collègue bien établi et réputé : William Constable.

En 1755, il se marie à Amsterdam avec la fille d'un négociant français installé aux Pays-Bas. Dix ans plus tard, il entame une correspondance avec son compatriote Jean-Jacques Rousseau qu'il peint en Arménien.

S'il a assis sa notoriété sur le portrait au pastel, il ne dédaigne pas de s'essayer aux paysages, aux natures mortes, au trompe l'œil, à la peinture ou à la gravure. Infatigable travailleur, en 1781, il fait paraître à Genève le fruit de ses recherches et de ses expérimentations sous le titre *Traité des principes et des règles de la peinture*.

« Peintre turc », « peintre du naturel » (il refusait d'embellir ses modèles), peintre voyageur s'il en est, Jean Etienne Liotard a été encensé de son vivant. Hélas, après sa mort, il a été totalement oublié, redécouvert au XXe siècle pour notre plus grand bonheur.

H G

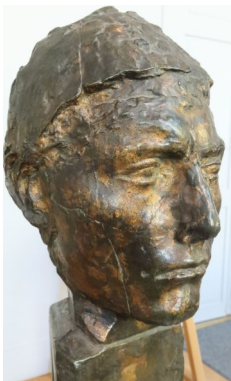


Autoportrait de Liotard

MUSEE BOURDELLE QUARTIER SAINT GERMAIN DES PRES

(19 octobre 2023)

Le **musée Bourdelle**, ouvert en 1949, pour lequel ouvrirent Cléopâtre, l'épouse du sculpteur, et Rhodia, sa fille, se situe là où il vécut : quarante ans de sa vie s'inscrivent dans ce lieu.



Antoine Bourdelle est né en 1861 à Montauban. Apprenti dans l'atelier de son père menuisier-ébéniste, doué pour le dessin, il est admis à l'école des Beaux-Arts de Toulouse ; en 1884, il entre aux Beaux-Arts de Paris et dans l'atelier de Maurice Falguière. En 1885, il s'installe au 16 Impasse de Maine, aujourd'hui

musée Bourdelle. En 1893, Rodin l'engage ; leur collaboration sera décisive. Mais Bourdelle veut trouver sa propre voie, il quitte l'atelier en 1908.

La visite commence dans le jardin sur rue.

Arrêtons-nous, entre autres, devant *Héraclès archer*, bronze qui marque le début de la célébrité de son auteur (1910), œuvre la plus reproduite, exprimant la force du personnage au corps musculeux qui tend son arc (sans la flèche).

Cette sculpture a accompagné Bourdelle toute sa vie après le succès remporté auprès de la critique et du public lors du salon de la Société Nationale des Beaux-Arts.

Sont présentés également des bronzes réalisés pour la décoration de la façade du théâtre des Champs-Élysées (1912). Appelé par son ami Gabriel Thomas, tout à la fois comme peintre, sculpteur et architecte, Bourdelle propose, installés dans des métopes, des rappels de l'art grec : musique, danse, comédie, tragédie.

Passons par l'atelier de peinture et de collectionneur de Bourdelle. Sont exposés, par exemple, une petite collection d'*Antiques*, l'épreuve en bois d'une *Piéta* destinée à l'église Notre-Dame du Raincy, un *Autoportrait au chapeau de paille*.

Dans les autres salles, nombreuses sont les œuvres qui retiennent notre attention, telles :

Le Grand Guerrier, une étude pour le Monument aux Morts, aux Combattants et Défenseurs du Tarn-et-Garonne de 1871 (commande de Montauban). Là encore, un corps musculeux exprime une force monumentale, un

.../...

.../...

bras et une main tendus tels une patte d'animal.

Le Guerrier allongé, tourné vers un ennemi.

La Guerre aux Trois têtes hurlantes qui expriment la violence et la souffrance.

Un contraste nous est offert par l'ensemble *Jour et Nuit* : un visage d'adolescent en marbre poli, parfaitement lisse, à l'arrière duquel s'appuie, en une matière brute, l'évocation de la nuit. La statue colonne de *Pénélope*, signifiant l'attente amoureuse, apporte plus de calme et nous remarquons le très beau bronze *Enfant endormi*.

Dans le jardin intérieur et la promenade, des bronzes : *Carpeaux au travail*, *Hommage à Daumier*, *La Victoire du droit*, projet de monument aux députés morts pour la France. Enfin, un bronze monumental, la statue équestre du *Monument au général Alvear*, commandé par le gouvernement argentin pour la ville de Buenos Aires. Les diverses études pour cette œuvre ont évolué jusqu'à cette réalisation de plus de 5 mètres

Bourdelle a aussi enseigné à La Grande Chaumière où sont passés de nombreux artistes français et étrangers : Germaine Richier, Gaston Toussaint, Giacometti, des élèves russes, japonais, roumains ...

Bourdelle meurt en 1929 ;

Voici un aperçu seulement des nombreuses réalisations d'Antoine Bourdelle découvertes lors de notre visite, des œuvres marquantes par leur expressivité et la force qu'elles dégagent

L'après-midi, Frédéric Dronne nous guide dans le **quartier de Saint-Germain-des-Prés**, visite riche en explications et anecdotes. Nous retiendrons trois temps forts :

L'église de Saint-Germain-des-Prés

Au XVI^e s, Childebert, fils de Clovis, fit construire un monastère au milieu des champs. L'église a été nécropole royale jusqu'à ce que Dagobert choisisse Saint-Denis en 639. Elle subit des destructions dues aux Normands. L'église est alors reconstruite. Saint-Germain est une abbaye bénédictine puissante. Les rivalités sont grandes entre les abbés et l'évêque de Paris. A la Révolution, en 1792, l'abbaye disparaît, vendue comme bien national. Une raffinerie de salpêtre y est installée ; destructions et incendies endommagent les constructions. La nef est sauvée sous la Restauration.

L'église abbatiale a beaucoup changé depuis le XI^e s ; des trois clochers, il ne reste plus sur la façade qu'une tour.

A l'intérieur, dans la partie supérieure de la nef, des peintures de Flandrin (XIX^e s) et la décoration multicolore des chapiteaux et des murailles surprend.

L'église Saint-Sulpice

Construite vers 1180, l'église est dédiée à saint Sulpice-le-Pieux, archevêque de Bourges. A l'origine, la paroisse se confondait avec le domaine de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Après plusieurs reconstructions, la nécessité d'une église plus grande s'impose au XVII^e s. Plusieurs architectes y travaillent. Pour la façade, un concours est ouvert. Le projet de Servandoni, façade à l'antique, est choisi. Il a ensuite été modifié. L'église a des dimensions imposantes : L 113 m, l 58 m et 34 m de hauteur de voûte. Des peintures réalisées entre 1849 et 1861 par Delacroix décorent la 1^e chapelle latérale de la nef (à droite, face au chœur). Ce sont *Le Combat de Jacob avec l'Ange*, *Héliodore chassé du temple* et, sur la voûte, *Saint Michel terrassant le dragon*.



Dehors,, face à l'église, s'étend la place Saint-Sulpice avec, au centre, une fontaine (XIX^e s) comportant dans 4 niches les statues de Bossuet, Fénelon, Massillon, Fléchier, appelée *Fontaine des point(s) cardinaux*, aucun des 4 évêques n'étant devenu cardinal.

La place de l'Odéon et l'Odéon

La place, demi-circulaire, entourée d'immeubles aux façades uniformes, a été créée au XVIII^e siècle sur les terrains de l'Hôtel de Condé à travers lesquels des rues ont été percées et convergent vers le théâtre construit à l'antique, à l'emplacement des jardins en 1782. Il est d'abord appelé Théâtre français. Après des divisions entre les acteurs lors de la Révolution, il devient le théâtre de l'Odéon, reconstruit en 1807 après un incendie.

Deux visites aux thèmes différents pour une journée enrichissante.

Jacqueline Chateigner

ANDALOUSIE

Voyage du 24 au 29 septembre 2023

Le beau périple en Andalousie pour 29 membres des Amis des Musées, accompagnés par Frédéric Dronne, commence par un atterrissage à l'important aéroport de **Malaga** qui dessert toutes les plages et les golfs de la Costa del Sol. Cap sur Grenade en toute fin de journée à travers une région désertique bordée par la Sierra Nevada.

GRENADE



Dès le lendemain matin, nous rejoignons en bus les hauteurs de Grenade, le quartier du Sacromonte et, depuis le fameux Mirador San Nicolas, nous admirons La Généralife, résidence d'été des Rois, belvédère dominant la ville et sa vallée... et nous empruntons les ruelles

du quartier arabe, l'Albaicine, en descente pour arriver au centre de la ville et découvrir, après plus d'une heure de marche rude pour les mollets, **la Cathédrale de la Vierge de l'Incarnation** : mélange de styles en raison de la durée de construction du XVI^e au XVIII^e siècle.

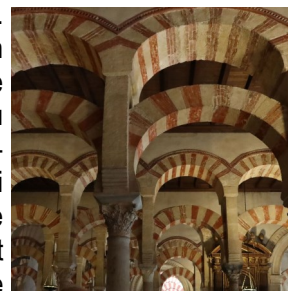
Tout près de la cathédrale, **la Chapelle Royale** est la nécropole des souverains Ferdinand de Castille et Isabelle d'Aragon. Poursuite de la visite de Grenade par la découverte de **l'Alhambra** dont les fortifications renferment un Palais d'architecture mauresque et celui de style renaissance de Charles Quint. C'est un enchevêtrement de patios, d'alcôves intimes, de salles royales et de jardins magnifiques avec une immense diversité de plantes.



Le **Généralife**, palais d'été des princes nasrides, permet de goûter l'ombre sur le bord des bassins d'eau dénivelant par captation des sources dans les montagnes de la Sierra Nevada.

CORDOUE

Après Grenade, découverte de Cordoue et son extraordinaire **Mosquée Cathédrale**. C'est un ancien temple romain qui devint basilique chrétienne du IV^e au VII^e siècle du temps de la monarchie wisigothique, puis une mosquée qui fut construite en 3 phases entre le milieu du VIII^e et le début du XI^e siècle. Considérée comme l'un des monuments les plus grandioses du monde arabe, elle dominait un ensemble où les mosquées se comptaient par dizaines.



C'est un monument majeur de l'art des Omeyyades et le témoin de la présence musulmane en Espagne jusqu'en 1326 où elle a été consacrée **Cathédrale** et dans laquelle fut érigée, plus tard, au début du XVI^e, la Chapelle Majeure. Ce monument, inscrit au patrimoine mondial en 1984, est un ouvrage unique au monde. La cathédrale construite au centre de la mosquée et ses 850 colonnes en marbre précieux sur lesquelles reposent des arcades en brique et pierre blanche symbolise la fusion des cultures chrétienne et musulmane.

Avant de partir pour Séville, promenade dans l'ancien quartier juif de Cordoue et découverte de la synagogue (la seule qui date de l'époque médiévale).

SEVILLE

De l'hôtel situé en centre-ville, nous rejoignons à pied la célèbre **Place d'Espagne** (conçue pour l'exposition ibéro-américaine de 1929) en traversant le **parc de Maria Luisa** qui jouit d'une variété végétale étonnante et luxuriante. Puis ce fut la découverte de la somptueuse **cathédrale** construite à l'emplacement même de la grande mosquée Almohade du XII^e siècle. Elle est, par sa taille, la 3^{ème} d'Europe après Saint-Pierre de Rome et Saint-Paul de Londres. Elle conserve un ancien minaret "**LA GIRALDA**" devenu symbole de la ville. A voir : le monument funéraire de Christophe Colomb.

En début d'après-midi, sous un soleil de plomb, nous profitons de la période de sieste des Sévillans pour visiter **La Casa des Pilatos**, un des très beaux palais de la ville qui comprend un patio principal de style mudejar, des galeries d'art, et des jardins.

En soirée nous assistons à un traditionnel spectacle de Flamenco.

.../...

.../...

On ne peut pas séjourner à Séville sans visiter l'Alcàzar appelé **Réal Alcàzar** de Sevilla ou Palais de l'Alcàzar.



En 712 les Maures y construisirent une forteresse. Après la reconquête, les rois catholiques s'y réinstallèrent.

La résidence royale avec ses patios, ses palais, ses salles mudejares, ses jardins est une pure merveille. Traditionnellement les rois d'Espagne y résident lorsqu'ils sont en visite à Séville.

Notre dernière visite est pour le **Musée des Beaux-Arts**, la plus importante pinacothèque d'Andalousie. Le musée conserve une collection des maîtres de l'Age d'or, Zurbaran et Murillo mais également du Greco et de Velasquez.

JEREZ DE LA FRONTERA

Escapade à Jerez de la Frontera, ville célèbre pour la production du vin de Xérès ... et l'école royale d'art équestre ; rien de cela pour nous, spécialistes des Alcazars -- celui de Jerez est un ensemble d'architecture civile de la période Almohade XIIème et XIIIème siècle -- et ... des cathédrales -- celle de Jerez est dédiée à San Salvador. Construite au XVIIIe s dans un style combinant gothique et baroque elle est dépositaire d'une représentation de la Vierge par Zurbaran.

CADIX

Après déjeuner, cap sur Cadix, où nous ne rencontrons pas "la belle" mais la cathédrale Nouvelle construite au XVIIe s. Sa visite par une chaleur caniculaire est suivie d'une déambulation intéressante mais un peu longue dans cette superbe ville au bord de l'Atlantique.

En conclusion, cette découverte ou redécouverte de l'Andalousie a été une réussite même si plusieurs d'entre nous y ont contracté la covid.

Andrée Gartioux



Restaurer le patrimoine peint (1)

Conférence de Carole Lambert (21 /03/2024)

Depuis sa fondation, il y a maintenant 70 ans, notre association a vocation à alimenter le mécénat en faveur des musées de la ville. Il s'est souvent manifesté par des acquisitions dont le prestigieux *Livre d'heures à usage de Bourges* de Jean Colombe. Dorénavant, l'équipe de conservation souhaite l'axer sur la restauration d'œuvres existantes. Carole Lambert, conservatrice restauratrice du patrimoine, accréditée auprès des musées de France dont ceux de Bourges, nous a initiés à cette discipline, répondant ainsi à la curiosité de bon nombre d'entre nous.

La restauration des œuvres d'art existe depuis toujours. Longtemps elle a été pratiquée par les artistes eux-mêmes. A partir de 1750, l'activité s'est spécialisée. Il faut cependant attendre 1980 pour que soit proposée la première formation à la Sorbonne. Plusieurs spécialités sont accessibles dont celle de la conférencière, *restauration conservation du patrimoine peint*. A l'heure actuelle, notre pays compte 2 à 3000 restaurateurs parmi lesquels 600 sont accrédités.

Dans ce métier d'art, le spécialiste doit s'adapter à des supports variés (toile, cartonnage, bois, pierre ...), des lieux tels que les musées, les châteaux, les édifices religieux, le travail en atelier n'étant pas toujours possible. Il faut également faire fi des aléas climatiques en extérieur, du bruit généré par d'autres travaux, de la hauteur d'éventuels échafaudages. Toutes les époques sont concernées, de l'art rupestre bien avant notre ère jusqu'au XXe s.



Les tableaux représentent 70% des interventions de Carole Lambert, leur restauration étant motivée par la valeur historique, esthétique ou affective chez les particuliers.

Le travail débute toujours par un **constat d'état** qui permet d'inventorier et de comprendre les altérations.

Le spécialiste observe sous différentes lumières (directe, rasante, UV, infrarouge). Le microscope ou une radiographie sont quelquefois nécessaires. Le revers, via les tampons et les inscriptions, renseigne sur de précédentes restaurations. Une fois cette étape franchie, **différentes actions de conservation du support toile** sont mises en œuvre. On commence par **stabiliser la matière** qui peut, par exemple, s'écailler ou se soulever. D'autres altérations – ondulations, déchirures, perforations – nécessitent des reprises. Intervient ensuite, assez fréquemment, la **dérestauration** qui consiste à retirer les restaurations antérieures aux endroits endommagés. Puis arrive la phase de **restauration** proprement dite. Ce sont des interventions esthétiques, autrement dit qui concernent ce que l'on voit. On enlève les taches de projections. On opère un dégrassage visant à retirer poussière et suie. Réapparaissent alors les



couleurs exactes utilisées par l'artiste. Le nettoyage du vernis rend, lui, plus apparents les différents plans, les contrastes et bien des détails oubliés. Il faut ensuite combler les manques de peinture, une opération qui amène à imiter la matière initiale avant toute retouche au pinceau.

Si les restaurations des siècles passés étaient invasives -- on allait jusqu'à essayer de faire mieux que l'œuvre initiale -- la tendance actuelle est au respect et à la prudence, tout en assurant une bonne tenue pendant environ un siècle ! Les restaurateurs contemporains, qui exercent un métier de l'ombre, se considèrent comme des passeurs et n'ont d'autre ambition que de mettre en valeur les œuvres qui leur sont confiées.

Cette conférence de Carole Lambert a passionné l'auditoire comme en témoignent les nombreuses questions qui lui ont été posées et auxquelles elle a répondu avec clarté et précision. Cette initiation sera prolongée prochainement par plusieurs visites, en petits groupes, de son atelier berroyer. Nul doute que les amateurs seront nombreux.

H G

Siège social : Maison des Associations 28 rue Gambon 18000 Bourges

Tél : 02 48 65 94 76

Courriel : amis.musees.bourges@gmx.fr

Site Web : amis-musees-bourges.fr

Comité de rédaction : Hélène Gravelet (coordination), Christiane Gaudard (mise en page)

Jean-Claude Gartioux, Laurent Martin-Saint-Léon, Philippe Picard, Pierrette Tisserand